

# A la basse-cour

Autor(en): **Avena**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 51

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256378>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

donner une contenance, elle attendit ; l'attente fut courte. Le temps d'enlever rapidement des manteaux, et la voix un peu cassée de Martine annonçait :

— M. Georges Lartigue... Le petit Noël... D'un geste doux et rapide, le Noël arrivant fit passer l'enfant devant lui, comme pour se présenter sous cette égide d'enfant innocent, ou peut-être pour qu'on aperçût de suite ce gentil minois.

— Oh ! le joli chéri ! — s'exclama Madame Dauriac à la vue du petit Noël. Ses yeux réjouis, séduits au premier coup d'œil.

Il était ravissant, en effet, avec ses longues boucles blondes, ses traits fins, son air candide, malin et intelligent à la fois, ses grands yeux tendres et brillants, des yeux de petit séducteur. Il s'avançait à petits pas, vêtu d'une blouse en velours bleu foncé sur laquelle se détachaient un immense col de guipure et des manches pareilles. Sans frayeur, un peu timide pourtant, il vint droit aux yeux de ses grands-parents, les considéra d'un air presque inquiet, et d'une petite voix musicale, qu'un léger accent rendait plus musicale encore, il dit nettement :

— Bonjour, M. Grand-père. Bonjour, Madame Grand-mère... Voulez-vous m'embrasser ?

— Mais il est adorable ! — reprit Madame Grand-mère tout à fait séduite, tandis que M. Grand-père, un peu irrité par ce mot dont il ne comprenait sans doute jamais l'infinitif doux et qui le narguait, déposait un froid baiser sur le front du petit.

Par contre, Madame Dauriac donna cinq ou six baisers. Souriant et ému, Georges Lartigue regardait de loin ; il ne vint saluer ses hôtes que lorsque l'enfant se dirigea vers Suzanne.

— Ah ! vous voilà, madame... amicalement M. Dauriac. — On désespérait de jamais vous revoir.

— Mais heureusement les journaux nous donnaient de vos nouvelles — fit la vieille dame, aimable. — Tous nos compliments. — C'est vrai, vous voilà arrivé. Bravo, jeune ami.

— Oh ! arrivé !... — rétorqua modestement le jeune écrivain. — En marche, tout au plus.

— En tout cas, acceptez nos compliments pour votre bijou ; peit Noël est exquis.

— Exquis, madame, j'en conviens franchement ; et je suis bien heureux que vous vous en soyez aperçue tout de suite. Tenez, regardez-le.

Le charmant gamin s'était approché de Suzanne, qui conquise, elle aussi, lui souriait. Il lui avait pris la main, la baisant avec des effusions de petit page, puis, la regardant, souriait à son sourire.

D'un élan, elle l'enleva dans ses bras, l'embrassant vingt fois. Il se laissait faire, rieur et câlin, sûrement ému, et avec cela un air malin quand son regard rencontrait celui de M. Lartigue.

— Alors, vous vous appelez Noël ? — demanda la jeune fille.

— Je m'appelle Noël — accentua le petit — parce que je suis arrivé du ciel dans la nuit de Noël... J'ai été le beau cadeau de Noël de papa et de maman. Mais j'ai encore d'autres noms...

Brusquement, Suzanne posa l'enfant à terre, et s'essaya à prendre un air glacé. Celui qui l'avait aimée et délaissée venait vers elle.

— Bonsoir, Suzanne — fit familièrement l'oubliieux en lui tendant la main. — Je suis profondément heureux de vous revoir, de me retrouver ici.

Elle ne parvint pas à se montrer froide ; sa main se tendit aussi, son visage s'anima, elle eut un mot de bienvenue.

— Si heureux que cela ? — jetait M. Dauriac, un peu guailleur. — Comme vous avez dû souffrir, mon pauvre garçon, d'attendre si longtemps ce désiré bonheur !... Quelle cause vous a empêché de le goûter plus tôt ?

Georges revint vers la cheminée, laissant Suzanne avec Noël, qu'elle s'était remise à câliner.

— Tout d'abord, mon vénéré ami, y a-t-il eu la pauvreté, la lutte féroce pour la vie ; j'ai mangé ma part, ma large part, de la classique vache enragée.

— Pauvre Georges ! fit affectueusement Madame Dauriac.

Et Suzanne, tout en jouant avec le petit, murmurait aussi : « Pauvre Georges ! »

— Et puis le travail, un travail acharné... Et enfin, le pire de tout : Une fausse honte... J'avais été si ingrat !... Je n'osais plus.

— Et comment avez-vous fini par oser ? poursuivit le vieillard, sceptique.

— Je vous conterai cela... C'est toute une histoire... Une belle histoire... un conte de fée... Vous verrez...

— Suzanne — ordonna Madame Dauriac — tu as quelques instructions à donner à Martine, je crois ?

— Oui, maman — fit fébrilement la jeune fille. — J'y vais en suite... Je l'aiderai un peu, même...

Elle venait de recevoir soudain comme un coup au cœur ; dans le babil de l'enfant, elle avait ouï ou tain le doux mot de « maman ». N'avait-elle point pensé de suite à cette inconnue, ou se l'était-elle imaginée morte, disparue ?... Et voici qu'à présent ce vieille fille très pure s'évanouissait... Elle désirait être seule, pour penser, pour pleurer peut-être.

— Moi aussi — fit vivement Georges — j'ai des instructions à donner à cette brave Martine. Vous permettez ?

Il saisit le petit, sans demander permission, le disposa sur les genoux de Madame Dauriac, et familièrement, un peu gamin, il bondit derrière Suzanne, qui disparaissait en hâte.

— Suzanne, ma chère Suzanne — murmura-t-il aussitôt la porte refermée, cherchant dans la demi-obscurité du vestibule une main qui se drobit. — J'ai à vous parler... Tout un complot... Dites-moi... Vous aimiez déjà petit Noël ?

— Certainement — fit-elle assez froidement. — Je ne puis avoir qu'amitié pour votre cher enfant.

Il avait enfin trouvé la main cherchée, et tout en parlant la porta à ses lèvres.

— Il faut aimer beaucoup cet enfant, Suzanne ; mais non point à cause de moi ; il ne m'est rien... Je ne me suis jamais marié, fidèle à un cher souvenir.

Il la sentit tressaillir ; elle aussi était restée fi fièle...

— Et maintenant, à l'œuvre ! acheva-t-il gaiement. — Au plus pressé... Conférons avec Martine. (A suivre.)

## A la basse-cour

*Cocottes et œufs frais.* — Les bonnes poules pondeuses. — Moyen d'obtenir des œufs en hiver.

— Mes poules ne pondent plus, gémissent en ce moment les ménagères de nos campagnes.

— Les œufs sont hors de prix, disent les cuisinières en revenant du marché. Ceux que j'ai achetés ne sont guère frais et je n'ose les servir à la coque pour le déjeuner de mes maîtres.

Producteurs et consommateurs, campagnards et citadins se lamentent à qui mieux mieux, en constatant la rareté et le prix élevé des œufs en cette saison.

C'est que l'œuf est, sous un petit volume, l'aliment entier et exquis par excellence, et en même temps de facile assimilation.

Aussi me paraît-il utile de donner dans cet excellent journal quelques indications sur les meilleures races de poules pondeuses, puis j'indiquerai un moyen simple et pratique pour obtenir de ces poulettes, durant l'hiver surtout, des œufs frais tous les jours.

Et d'abord posons en principe que la bonne poule de ferme, la poule commune, sans race bien déterminée, rustique et forte, est généralement bonne pondeuse, quand on sait lui donner les soins que j'indiquerai tout à l'heure.

Mais la poule qui pond le plus, tout le long de l'année, et surtout l'hiver, est certainement la *Campine*, qu'on appelle encore poule brabançonne, ou hambourgeoise. Elle est si bonne pondeuse que, dans son pays d'origine, la province d'Anvers, on la dénomme « Poule pond-tous-les-jours ». Elle est à ce point productive qu'elle donne souvent 200.250 et jusqu'à 300 œufs dans une année. Malheureusement ses œufs sont petits et ne dépassent guère le poids de 50 grammes.

Elle joint à cette qualité d'excellente pondeuse le précieux avantage d'avoir une chair exquise, d'une finesse extraordinaire. Ses enfants deviennent, le cas échéant, les célèbres chapons de Bréda.

Résistante, très rustique, la Campine s'acclimatée au climat de France, a le plumage gris cendré, le camail blanc qui couvre ses épaules, sa tête blanche aussi parfois noire — coiffée d'un crêpe simple, rouge, en forme de casque, pendante sur l'oreille comme un bonnet de meunier, font de cette jolie cocotte, gracieuse de forme, petite de taille, l'une des plus agréables et des plus productives pensionnaires de basse-cour.

Mais, prenez garde, elle redoute l'humidité et aime beaucoup la liberté ; en outre elle est délicate dans le jeune âge et difficile à élever.

La *Houdan* est la plus rustique. Son plumage diapré, noir et blanc, s'irrite de reflets violets et verdâtres qui blanchissent en vieillissant.

Sa huppe posée en arrière de la tête, sa cravate autour du cou, ses joues plumées, comme encadrées d'un collet de pelisse relevé, lui donnent l'allure d'une grande mondaine à l'air un tantinet effronté.

Puissamment forte, solidement membrée, facile à élever, précoce et féconde, la Houdan née à l'aurore du printemps commence à donner des œufs — un peu plus gros que ceux de la Campine — dès le commencement de l'été. Sa chair, de toute première finesse, s'engraisse aisément, ce qui n'est pas à dédaigner chez une volaille qui prend sa retraite à la fin de sa carrière de pondeuse.

Voici encore une jolie poule, de taille moyenne, à la robe gris bleuté ; on l'appelle la *Coucou*. Dans les régions de l'ouest, on l'a bien sélectionnée et les *Coucous de Rennes* sont recherchés pour leurs qualités de pondeuses et l'engraissement de leur chair blanche et délicate ; mais les œufs en sont généralement petits.

En voulez-vous de plus gros ? Les *Brahma Pootra*, plus connues sous le vocable de *Cochinchinoises*, vous les donne-

ront. La poule a le corps ramassé, anguleux et rapproché de terre. La tête est petite, surmontée d'une crête moyennée, simple, droite, dentelée. Le poitrail est large; les cuisses et les ailes courtes, grosses et collées au corps. Le canail du coq est bien fourni et bien clair. Les oreilles et les barbillons sont rouges, courts et étroits. Les manchettes sont très développées et les doigts sont recouverts de plumes.

Cette race n'a pas la coquetterie des précédentes : c'est la poule pot au feu. Sa démarche est lente, originale, son allure un peu lourde et gauche; elle manque d'élégance dans son plumage.

Très douée, patiente, rustique, bonne mère, elle vit aussi bien en parquet qu'en liberté et entretient de bonnes relations avec les autres couveuses, ses voisines. Fidèle à son logis qu'elle ne quitte guère, c'est la poule casanière par excellence. Mis sa chair est lente à engraisser et n'arrive jamais à la finesse.

Malgré ces défauts, c'est une parfaite ponduse et une excellente couveuse.

Cette dernière qualité est d'autant plus recherchée qu'elle manque un peu à la Campine, à la Houlan et au Coucou : ces jolies cocottes se désintéressent assez volontiers des fatigues de la maternité.

A cette nomenclature, je pourrais ajouter : la grosse *Faverolles*; la poule de *La Flèche* au noir plumage, aux jambes hautes, aux joues blanchâtres, à la crête bifurquée qui lui donne un air de capitaine Fracasse; la poule du *Mans*, si curieuse qu'elle est toujours à caqueter chez les voisins. Mais toutes ces races sont meilleures pour la broche ou la daube que pour la ponte : elles ne donnent guère plus de 150 œufs par an.

\* \* \*

dan, ou Coucou de Rennes, de la Cochinchinoise et des autres races dont je viens de vous parler une ponte régulièrement abondante, il faut accorder à ces jolies poulaites des attentions particulières.

Ces gens cocodettes, si coquettement vêtues d'habits aux riches couleurs veulent être entretenues « avec tout le confort moderne ».

Il leur faut une habitation propre, bien ensoleillée. Ces dames veulent une exposition au midi. Elles aiment à avoir une cour attenante à leur demeure, recouverte de gros sable mélangé de débris de calcaire qui a son rôle dans la structure de la coquille de l'œuf.

Comme menu ? — De l'eau constamment propre et une nourriture régulièrement copieuse, faite de soupes et de grains bouillis, panachées de débris de légumes hachés, ni trop claires ni trop brûlantes, — chaudes seulement : nos poulaites ont le palais délicat !

Et comme dessert ? — Une provende de chènevis et d'avoine, qui stimule et réchauffe la circulation, tout en provoquant la ponte.

Durant les mois d'hiver, les cocottes ponduses, qui sont frileuses, aiment à avoir les pattes bien chaudes. Il leur faut, dans leur appartement, un tapis de haute laine, épais et doux.

Il n'est, du reste, pas difficile de satisfaire à ce besoin de leur hygiène, et voici comment :

Couvrez le fond du parquet qui avoisine le poulailler avec du fumier de cheval tout frais, que vous étendrez en couches régulières de 40 à 50 centimètres d'épaisseur. Tassez fortement la première couche du fond en l'arrosant légèrement d'eau puis recouvrez-la avec d'autre fumier bien préparé.

Grâce à cette arrosage, une légère fermentation se produira progressivement, amenant aux pattes des poulaites une douce chaleur, formant à leur logis un agréable calorifère.

Peu à peu, la masse du fumier — le tapis de haute laine — s'échauffera, et dedans en grattant de la patte et du bec, vos jolies pensionnaires trouveront des insectes, des vermineux, quelques grains égarés qui les mettront en joie, sans les distraire de leurs devoirs envers vous.

Souvenez-vous bien que tout animal, de travail ou de rente, doucement conduit, bien à son aise, gaiement installé dans son logis, s'y plaira et donnera plus de travail ou de produit qu'une pauvre bête durement menée, logée sous un hangar aux ais disjointes, sans repas réguliers, malproprement tenue.

Lorsque la couche de fumier de votre poulailler sera refroidie, sans perdre de temps remplacez-la par une nouvelle couche de litière fraîche.

Vous avez donc, dans ce moyen, à la portée de tout le monde, double avantage : d'abord celui de faire une plus grande récolte d'œufs, surtout en cette saison, puis celui d'obtenir un meilleur engrais.

Si ces conseils vous agréent, vous êtes assurés d'avoir tous les jours, même en hiver, des œufs frais dans lesquels vous aimez tant à tremper la mouillette de pain mollet agrémenté de fin beurre.

AVENA.

## Reines d'intérieur

La reine Alexandra d'Angleterre fait elle-même ses chapeaux. Ce n'est pas, on le suppose bien, par économie que la femme d'Édouard VII, le roi dandy, roi de la mode et du bon ton, est sa propre modiste, mais fonner et il y a un tour de main que lui enverraient les plus habiles ouvrières des magasins de mode de la rue de la Paix. La capote dont elle était coiffée, lors des fêtes du Jubilé de la reine Victoria, en 1887, était l'œuvre de ses doigts de fée, et tout le monde s'accorda à trouver que c'était une petite merveille. Le compliment, qui reparut dans les échos mondains de la presse, était d'autant moins suspect de courtoisie qu'on ignorait alors l'originale fantaisie de la gracieuse et élégante princesse.

La reine d'Angleterre, impératrice des Indes, qui porte le diadème royal avec une distinction souveraine, es aus-i une femme d'intérieur à qui rien de ce qui intéresse le « home » familial n'est étranger, depuis la décoration des appartements jusqu'au service de la table.

Malgré l'âge qui arrive, car elle est déjà grand-mère, elle n'a rien perdu de l'élégance légendaire de sa taille, de sa grâce et de son goût très raffiné pour la toilette qu'elle a toujours portée à ravir, disputant en cela à la reine Marguerite, douairière d'Italie, le sceptre féminin échappé des mains de l'impératrice Eugénie. Aujourd'hui elle en est aux nuances éteintes et elle a pour l'héliotrope pâle une prédilection très marquée.

Sa fille, la princesse Maud-Charlotte Mary, la nouvelle reine de Norvège, a tous ses goûts d'élégante simplicité. D'ailleurs, elle a aussi vécu dans ce milieu du palais royal de Copenhague, et de l'antique château de Fredensborg, d'où sont sortis rois, reines et une impératrice, dont la distinction semble une marque originelle, elle y a même vécu très gentiment un joli roman d'amour qu'on eût dit détaché des contes de Perrault.

La vie intérieure des résidences impériales de la cour d'Allemagne est tout autre.

Même dans l'intimité, elle est de la représentation. Dès le saut du lit, l'empereur Guillaume revêt la petite tenue de général. Quant à l'impératrice Victoria, elle suit strictement les prescriptions de Guillaume 1<sup>er</sup> : « Nous autres, Hohenzollern, nous ne connaissons pas les robes de chambre (schlafrocke). » Jamais de pignoir; dès le matin, elle est en robe de ville. Cependant, elle prépare, dit-on, elle-même, dans son petit salon, le café du premier déjeuner de son seigneur et maître. Celui-ci veille lui-même à sa toilette, nous allons dire à sa tenue, car il lui arrive aussi de porter l'uniforme et de coiffer le casque d'argent du régiment de la garde prussienne dont elle est la colonelle honoraire. Un soir, en Italie, à une fête du Quirinal, le kaiser remarqua la robe de bal qui rehaussait l'imposante beauté de la reine Marguerite, tout en lui laissant un grand charme, tandis qu'à ses côtés, l'impératrice, bien qu'habillée avec une somptueuse recherche, apparaissait comme étriquée dans une toile de sans art. Son dépit fut d'autant plus grand qu'il savait la gracieuse souveraine d'Italie une fidèle cliente de la mode parisienne.

La reine Hélène n'a pas la suprême élégance de la reine douairière, mais elle a aussi, comme la reine Alexandra, sa petite marotte d'intérieur : elle n'est pas modiste, mais « cordon bleu » émérite. Elle a même sa batterie de cuisine à elle, nickel et argent. Lorsque son beau-père un peu bourru, le roi Humbert, dont elle avait fait la conquête, venait surprendre chez eux ses enfants, il s'invitait sans façon à leur table et recommandait surtout à la princesse Hélène de lui confectionner de ses blanches mains un plat national où elle excelle : le poulet à la moutarde.

## Passe-temps

### Drôleries

Ce que l'on trouve dans une pièce de dix centimes de l'empire français.

- 1° Un arbuste : l'églantier (l'aigle entier).
- 2° Des plumes : celles de l'aigle.
- 3° Un abri pour les fleurs : les serres de l'aigle.
- 4° Mille journaux : dix cent *Times* (journal anglais).
- 5° Un détroit : un des trois... Napoléon.
- 6° Deux noms de baptême : Paul et Léon (Poléon).
- 7° Une nappe : Nap.
- 8° Un fruit : la date.
- 9° Six ans : l'en haut, l'en bas, l'endroit, l'envers, l'an de la pièce, l'em...pereur.
- 10° Une défaite cachée : Sedan (ses dents cachées sous sa barbe).
- 11° La nourriture d'un âne : le son que fait la pièce en tombant.
- 12° Un département : la Somme... de deux sous.
- 13° Une paire de chaussures : deux sous liés.

Editeur-imprimeur : G. MONTZ, gérant.